

Zeitschrift: Mémoires de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 5 (1914)

Artikel: Voyage d'exploration scientifique en Colombie
Autor: Fuhrmann, O. / Mayor, Eug.
Kapitel: III: Le Magdalena : de Barranquilla à Puerto Berrio
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-100112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

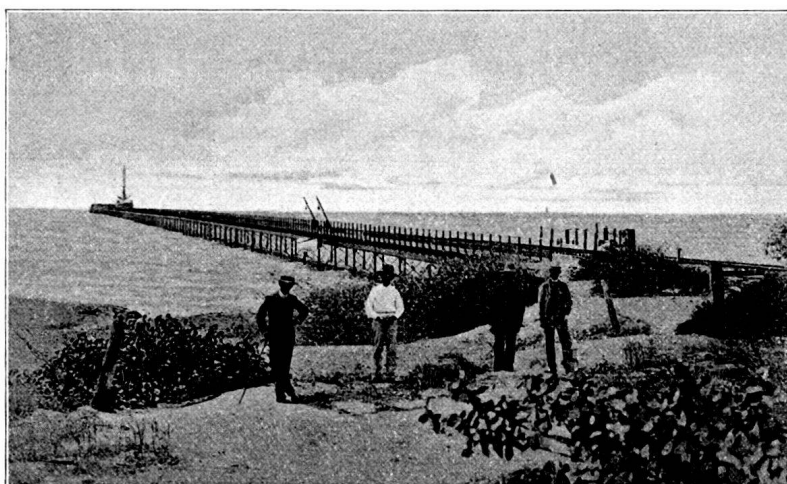
Download PDF: 07.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAPITRE III

Le Magdalena. - De Barranquilla à Puerto Berrio.

Puerto Colombia n'est qu'un misérable hameau de quelques huttes à côté de villas situées au bord de la mer et où les riches habitants de Barranquilla viennent passer quelques semaines à l'époque des grandes chaleurs.



La jetée de Puerto Colombia.

Le véritable port est Barranquilla, relié à la côte par une ligne de chemin de fer de 28 km. C'est là que s'accablent toutes les marchandises à l'arrivée et au départ, là aussi que sont les négociants et les représentants des maisons de commerce étrangères.

Les navires accostent à l'extrémité de la jetée longue de 1 km., construite en 1893 par la compagnie du chemin de fer de Barranquilla. Cette jetée a contribué pour beaucoup au

développement de la ville, car, avant sa construction, on ne pouvait atteindre la côte qu'au moyen de petits bateaux, ce qui n'était guère favorable au commerce.

Après quelques heures d'attente, le train part en longeant d'abord la mer, puis des marais dans lesquels nous pouvons observer l'intéressante végétation des palétuviers, ces arbres étranges qui ont l'air d'être perchés sur des échasses. Une quantité d'oiseaux évoluent dans ces marais : nous voyons des Jacana qui courent sur les plantes aquatiques, des hérons et autres échassiers, des rapaces et une foule de passereaux aux couleurs éclatantes.

A midi, nous arrivons à Barranquilla et nous nous mettons à la recherche d'un hôtel. Nous avons de la peine à trouver de la place, car on célèbre le premier centenaire de l'indépendance colombienne, anniversaire qui tombe sur le 20 juillet. La ville est en fête et encombrée par les personnes venues des environs pour assister à toutes les cérémonies préparées. Pendant toute une semaine, la vie publique est interrompue, la poste, le télégraphe, les banques et les magasins sont

fermés. Nous ne pouvons naturellement pas avoir nos bagages qui restent en panne à la douane, nous ne pouvons pas demander de l'argent en présentant nos lettres de crédit dans les banques ; nous ne pouvons pas songer à compléter notre équipement, aussi ne nous reste-t-il plus qu'à prendre patience et à attendre la fin des fêtes. Du reste, en Colombie, il ne faut jamais être pressé et nous aurons vite appris le mot « mañana » demain, qui revient à chaque instant dans la conversation. A Barranquilla, nous avons trouvé toute une colonie suisse, composée de négociants établis dans le pays depuis de nombreuses années. Ils ont eu l'air tout heureux de voir des compatriotes fraîchement débarqués d'Europe et n'ont pu assez faire pour nous être agréables et nous guider de leur expérience, dans nos diverses démarches. Qu'il nous soit permis, en passant, d'exprimer notre reconnaissance à la famille Meyerhans, à MM. von Gunten, Vuilleumier et Wirz, chez lesquels nous avons été reçus avec la plus grande amabilité.

Barranquilla est une ville de 50 000 habitants environ, bâtie sur le sable, de sorte qu'on enfonce

dans les rues par un temps sec et que ces rues deviennent de vrais torrents dès qu'il pleut. Les trottoirs sont souvent très élevés à cause de cela, et les piétons sont obligés, pour y accéder, de faire parfois de vraies ascensions. Dans les faubourgs, on trouve surtout des huttes très primitives, le plus souvent recouvertes de feuilles de palmiers ; en ville, les maisons, construites en briques ou en terre, se composent le plus souvent d'un simple rez-de-chaussée re-



Une rue de Barranquilla.

couvert d'un toit plat. Les fenêtres, très grandes, sont grillagées à la mode espagnole et l'on aperçoit bien souvent, par les interstices, les figures aimables et gracieuses de charmantes Colombiennes qui regardent les passants. Le soir, pour chercher un peu de fraîcheur, les familles s'installent le plus souvent sur les trottoirs. On cause tout en se balançant dans des fauteuils à bascule, on se raconte les menus faits du jour, on potine aussi un peu... ou bien on chante ces romances tristes et monotones si chères aux Colombiens, et qu'accompagne la musique énervante de la mandoline ou de la guitare.

C'est l'élément nègre et mulâtre qui forme la majeure partie de la population ; la race blanche est représentée par les Colombiens et par la colonie étrangère où les Allemands dominent ; ces derniers ont entre les mains une grande partie du commerce d'importation.

Barranquilla est située près du Magdalena, la grande artère colombienne. Un quartier de la ville est longé par un canal qui rejoint le fleuve et au bord duquel se trouve un marché couvert. Chaque jour, une quantité de bateaux indiens de tous modèles, apportent des fruits et des poissons pour l'alimentation de la ville. Dans ce marché, on rencontre quelques bazars loués à des Turcs ou à des Syriens ; ces négociants orientaux font un tort énorme au commerce local, aussi dans certains pays, le Venezuela par exemple, le permis d'établissement leur est-il refusé.

En nous promenant dans les environs de la ville, nous avons pu voir de près les huttes primitives, où grouillent des masses d'enfants ; ils sont de races très mélangées ; on en voit parfois avec des

cheveux blonds. Ces enfants, tout nus, présentent souvent un abdomen très proéminent et disproportionné à leur âge. D'après le peu que nous avons pu observer, ce doit être le produit de lésions du foie et de la rate, causées par la malaria. La malaria est une des plaies de Barranquilla, comme du reste de toutes les régions torrides de la Colombie, et nous aurons trop souvent l'occasion de faire connaissance avec les moustiques qui la propagent.

Le soir venu, toute la campagne s'illumine de mille feux follets. Ce sont les lucioles qui voltigent à la surface du sol ou qui s'élancent dans les airs jusqu'au sommet des plus grands arbres. Elles ont, comme nos vers luisants, l'abdomen phosphorescent qui répand une lueur blafarde, tandis que le « cocuyo », qu'on ne rencontre que dans les régions très chaudes, porte sur le thorax, de chaque côté de la tête, deux foyers lumineux beaucoup plus brillants. La nuit tropicale, éclairée de ces mille feux, est troublée par les cris stridents des Cicades qui, dans les buissons et sur les arbres,

font entendre sans discontinuer leur note, toujours la même.

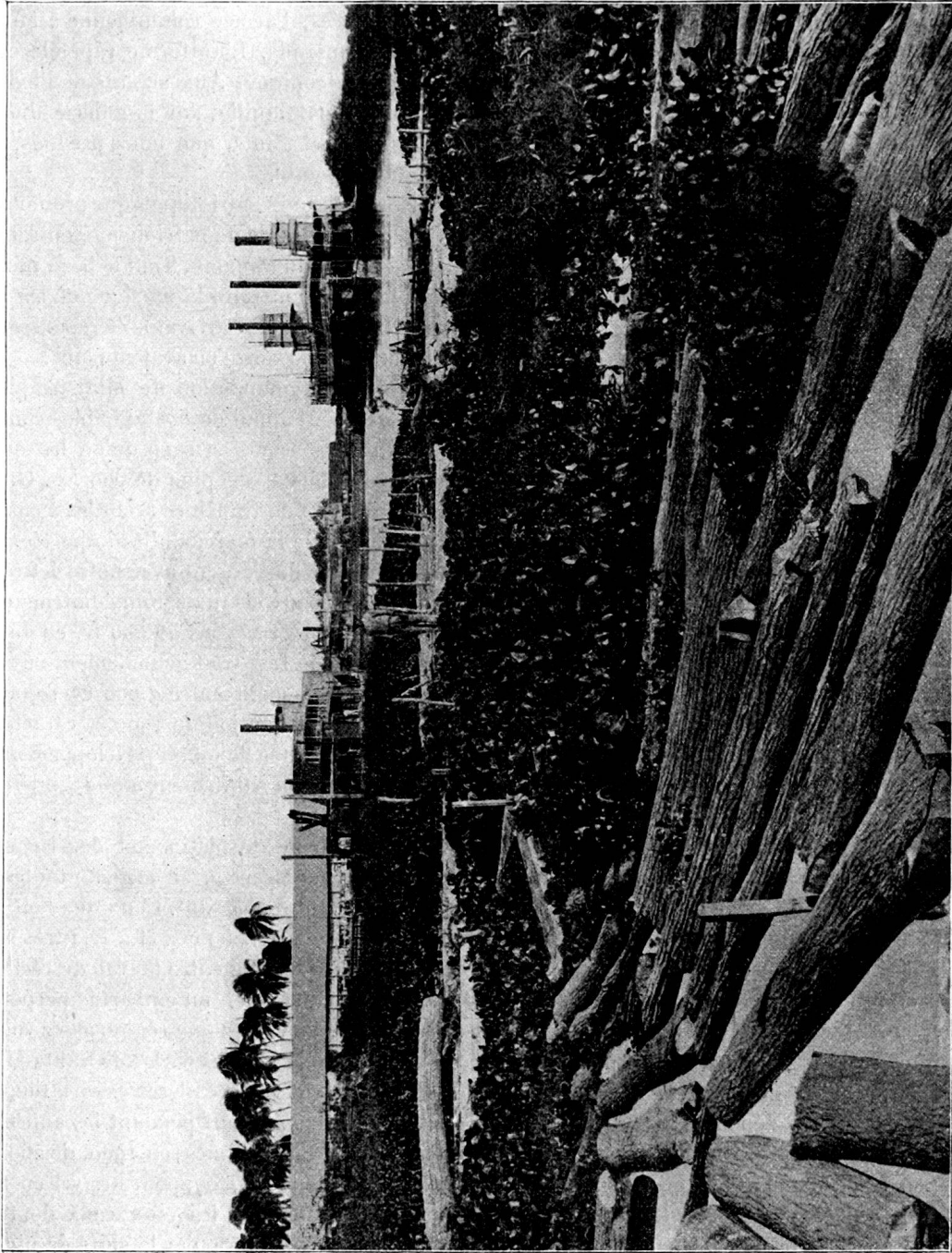
Les hôtels colombiens, du moins ce qui porte ce nom, ne rappellent en rien ceux d'Europe ; ils sont remarquables par leur manque de confort et leur saleté. La chambre que nous occupons à l'« Hôtel Colombia » possède comme mobilier deux lits, une table boiteuse et deux chaises, dont l'une sert à fermer la porte sans serrure donnant sur un soi-disant salon.



Hutte dans les faubourgs de Barranquilla.

Comme ustensiles de toilette, une cuvette microscopique sur un trépied, un pot à eau contenant à peine un litre d'eau et une glace incapable de refléter quoi que ce soit. Le plancher, qui fut propre une fois ou l'autre, est maculé de crachats en partie desséchés, et dans un angle, une large fente nous permet de suivre tous les faits et gestes des gens qui boivent dans un bar situé au-dessous. Comme les chambres sont situées au premier étage, le plafond est formé par la charpente du toit ; l'air peut ainsi librement circuler, ce qui est un grand avantage, mais les inconvénients de ce système sont plus grands encore. Les cloisons qui séparent les chambres ne vont pas jusqu'au toit, de sorte que toutes les pièces communiquent par le haut et chacun peut entendre tout ce qui se dit et se fait dans tout l'étage. De plus, ces cloisons sont percées de trous plus ou moins grands qui permettent aux indiscrets bien des observations intéressantes. Tel est le confort offert par la plupart des hôtels colombiens.

Au cours de notre voyage sur mer, nous n'avions guère été gâtés sous le rapport de la nourriture ; malgré cela, nous avons bien de la peine à nous faire aux menus colombiens, toujours les mêmes. A chaque repas, on voit invariablement apparaître des bananes préparées d'une manière ou d'une autre, du riz ou du maïs ; comme viande, toujours du bœuf dur comme du cuir. Le repas se termine par une minuscule tasse de café ou de cacao brut, accompagnée d'un petit morceau de fromage et de « dulce », sorte de confiture ultra sucrée, faite avec toutes sortes de fruits et servie sur une soucoupe qui en renferme deux cuillerées !



Barranquilla. Bois flottants et îlots d'Eichhornia crassipes charriés par le Magdalena.
(Photographie de M. J. Herzog, de Saint-Gall.)

Comme nous l'avons dit, la Colombie est en fête, et le drapeau national flotte sur les maisons, surtout aux environs du « Camellon », sorte de Corso où nous assistons à une parade militaire, qui nous produit une excellente impression. Depuis quelques années, l'armée colombienne a fait de grands progrès, grâce à des instructeurs chiliens, élèves des Allemands. L'uniforme rappelle celui du soldat allemand avec sa tunique particulière et sa casquette conique. Aux accents de l'hymne national, les soldats défilent au pas cadencé, devant le club de Barranquilla, sur la galerie duquel se tiennent les autorités de la ville et les officiers supérieurs, très élégants, que nous prenons tout d'abord pour des officiers allemands, à cause de leurs casques à pointe.

Dans la soirée du 20 juillet, nous allons écouter une série de discours patriotiques que prononcent des politiciens sur la place de la cathédrale. Dans tous ces discours délirants de patriotisme, on sentait une haine impuissante contre l'Américain du Nord qui s'est emparé du Panama. Tout le beau monde de Barranquilla était réuni dans le parc près de la cathédrale, pour entendre la musique et les discours; des agents de police postés aux entrées, surveillaient les pieds des arrivants et repoussaient impitoyablement ceux qui n'avaient pas de chaussures convenables ou qui n'en avaient point.

Lorsque les fêtes furent terminées, grâce à une lettre de recommandation du Ministre plénipotentiaire de Colombie à Londres, M. S. Perez Triana, et grâce à l'appui de nos aimables compatriotes, nous pouvons enfin retirer de la douane nos innombrables bagages, sans qu'on les ouvre et sans rien déboursier, ce qui est extrêmement avantageux, car nous avons plus de 600 kg. Or, en entrant en Colombie, chaque kilogramme de bagage en plus des 150 de franchise accordés à chaque voyageur, doit payer fr. 7.50 de douane, quelle que soit la nature de la marchandise importée.

Les banques étant de nouveau ouvertes, nous pouvons retirer de l'argent avec notre lettre de crédit. Si nous parlons de ce fait banal entre tous, c'est que nous pouvons juger immédiatement de l'état économique du pays. En demandant 500 fr. à la banque, nous recevons 50.000 fr. en billets colombiens! En effet, un billet de 100 pesos (valeur nominale 500 fr.) vaut actuellement environ 5 fr. Ceci provient du fait que le cours du change oscille perpétuellement entre 9,000 et 10,000 %. Cet état de choses, unique dans le monde, remonte à la dernière révolution de 1900 et caractérise suffisamment la misère économique actuelle de la Colombie, pour éviter de longs développements à ce sujet. En 1900, au début de la révolution, le taux du change monta subitement à 962 %, en 1901, il était à 2640 %, en 1902 à 7191 % et en octobre 1902, à 18 900 %!

Bien que la Colombie possède des mines d'or, d'argent et même de platine, et des richesses végétales immenses, il n'existe aucune pièce monnayée colombienne en or ou en argent; toutes les transactions se font au moyen de billets de banque, à l'aspect souvent repoussant. Ceux que l'on rencontre le plus fréquemment ont une valeur réelle de 5 cts., 10 cts., 25 cts., 50 cts. et 5 fr.; très rares sont ceux de 500 et 1000 pesos (25 et 50 fr.). Cette différence considérable entre la valeur réelle et la valeur nominale des billets cause au début à des novices, tels que nous, un embarras perpétuel.

Le peu de temps dont nous disposons ne nous a pas permis de visiter une région assez voisine de Barranquilla et très importante au point de vue économique; nous voulons parler de Santa-Marta et de ses plantations de bananiers. C'est en 1890 que commencèrent les premières exportations de bananes et, depuis cette époque, la culture a été poussée très activement, sauf pendant les années de révolutions 1893-1903. En 1892, l'exportation annuelle était de 171,891 régimes; en 1900, de 269,077 régimes; en 1905, de 863,750; en 1907, de 1,980,419; en 1909, de 3,139,307, pour arriver en 1910 au chiffre de 3,844,319 régimes. Les derniers chiffres que nous avons sous les yeux, ceux de 1911, indiquent 4,901,894 régimes. On estime que l'augmentation annuelle sera par la suite de plus de 500,000 régimes; la banane est devenue un des produits d'exportation les plus importants de la Colombie.

La culture de la banane forme donc une branche très importante de l'industrie agricole colombienne, aussi tend-elle à se développer, non seulement dans la région de Barranquilla, — spécialement à Santa-Marta où 50,000 hectares pourraient être occupés par des bananiers — mais encore dans le golfe de Uraba où débouchent les vallées des Rios Leon et Atrato. D'autres régions se prêteraient aussi admirablement à cette culture, tout particulièrement la plaine du Magdalena jusqu'à Magangué, mais les voies de communication destinées à favoriser le commerce, ne sont pas encore assez nombreuses et praticables. Il faudrait surtout dégager les « Bocas de Ceniza » qui ferment le delta du Magdalena pour permettre aux navires de remonter jusqu'aux plantations. La culture de la banane est une source de revenus considérables ; deux ou trois ans suffisent pour établir une plantation pour laquelle les frais généraux d'installation sont relativement peu élevés. A ce sujet, M. Rafael Uribe, de Bogota, a publié un travail du plus haut intérêt¹. On estime à 50 fr. environ le revenu mensuel net pour un hectare de bananiers à partir de la quatrième année. La production dure longtemps et si, à côté de cette plante, on cultive le cacao ou le caoutchouc comme arbres protecteurs, le rendement de la plantation atteint des proportions surprenantes. Tout le marché de la banane, non seulement de la Colombie, mais aussi des pays limitrophes, est entre les mains d'une compagnie américaine qui paie en moyenne fr. 1,12 le régime de 25 ou 30 kg. On estime qu'un hectare contenant 1000 plantes, produit annuellement 25 à 30,000 kg. de bananes.

La veille de notre départ, nous sommes très aimablement invités à passer la soirée chez les MM. von Gunten avec d'autres compatriotes. Cette dernière réunion, avant de nous lancer dans l'inconnu, fut aussi charmante qu'agréable, et pour nous laisser un meilleur souvenir, nos hôtes eurent l'aimable attention de nous offrir quelques bouteilles d'un délicieux vin de Neuchâtel.

Le lendemain matin, nous sommes brusquement réveillés par un coup de canon, tiré en l'honneur de l'anniversaire de Bolivar, le libérateur de la Nouvelle Grenade. Nous nous hâtons de faire nos derniers préparatifs de départ et de régler notre note d'hôtel qui, pour ces quatre jours, se monte pour les deux à fr. 10,370 ! Nous allons ensuite prendre notre passage sur le bateau qui doit nous conduire le long du Magdalena et pour chacun, nous payons fr. 12,000, en papiers colombiens !

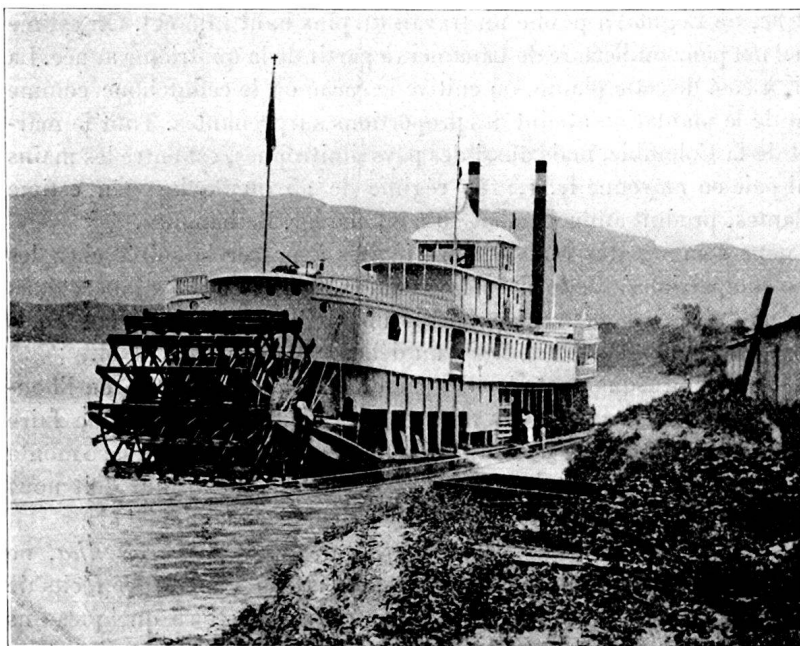
Nous sommes agréablement surpris en constatant que notre vapeur, le *Lopez Peña*, ne correspond pas à la description pessimiste que nous avons lue dans l'un ou l'autre des récits de voyage en Colombie. Il est vrai de dire qu'en cours de route, nous en avons croisé quelques-uns semblables au nôtre, mais beaucoup moins confortables. Les bateaux du Magdalena sont d'un type très particulier ; leur fond plat et leur très faible tirant d'eau leur permettent de circuler sur les bas-fonds. Ils sont actionnés par une immense roue presque aussi haute qu'eux, située à l'arrière, pour être ainsi protégée contre les bancs de sable et les troncs d'arbres que charrie le fleuve. Ils ont deux étages surmontés d'une petite guérite où se tient le pilote avec le gouvernail. Presque à fleur d'eau se trouve l'entrepont, ouvert de tous les côtés, qui renferme, à l'avant les chaudières, à l'arrière les machines ; entre deux sont entassées, pêle-mêle, les marchandises qui serviront de lits pour les passagers de 3^e classe et l'équipage ; de chaque côté des chaudières est empilé le bois qui remplace la houille dont les gisements sont trop éloignés.

Un escalier, plus ou moins élégant suivant les bateaux, conduit au 1^{er} étage où sont les cabines de 1^{re} classe, disposées sur deux rangées ; le large espace libre qui les sépare sert de salle à manger. A l'avant se trouve une plateforme couverte où les voyageurs se tiennent pendant la journée et qui, bien souvent, se transforme, le soir, en dortoir ; à l'arrière sont les cuisines, l'office et les diverses dépendances. L'étage supérieur est réservé au capitaine qui y a ses appartements particu-

¹ Revista de la Sociedad de agricultores de Colombia. Monografía del banano, por el Dr Rafael Uribe-Urbe, Bogota, Mayo 1908.

liers, La situation du gouvernail, tout au-dessus du bateau, permet au pilote d'éviter plus facilement les troncs d'arbres et les bas-fonds dont la situation extrêmement changeante rend la navigation très dangereuse. Toute carte est inutile et, à chaque voyage, le pilote doit chercher sa route.

Une fois partis, nous prenons possession de notre cabine dont le mobilier comprend deux lits formés d'une sangle tendue sur un cadre de bois soutenu par deux chevalets, deux chaises, une toute petite glace très mauvaise où l'on voit juste sa tête, et une minuscule cuvette supportée par un trépied. Nos lits de camp paraissant plus confortables que ceux qu'on nous offre, nous les installons à leur place et nous nous hâtons de quitter la cabine où la chaleur est étouffante, pour aller sur les confortables fauteuils à bascule de l'avant, admirer le splendide paysage qui se déroule à nos yeux.

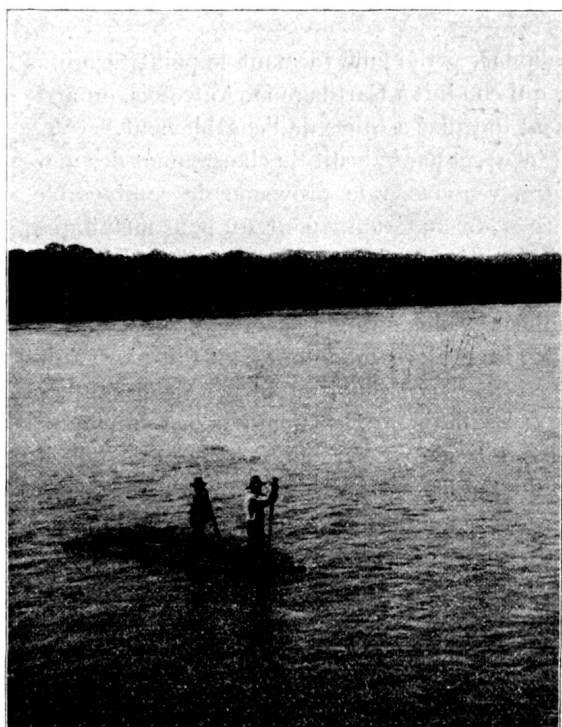


Bateau du Magdalena.

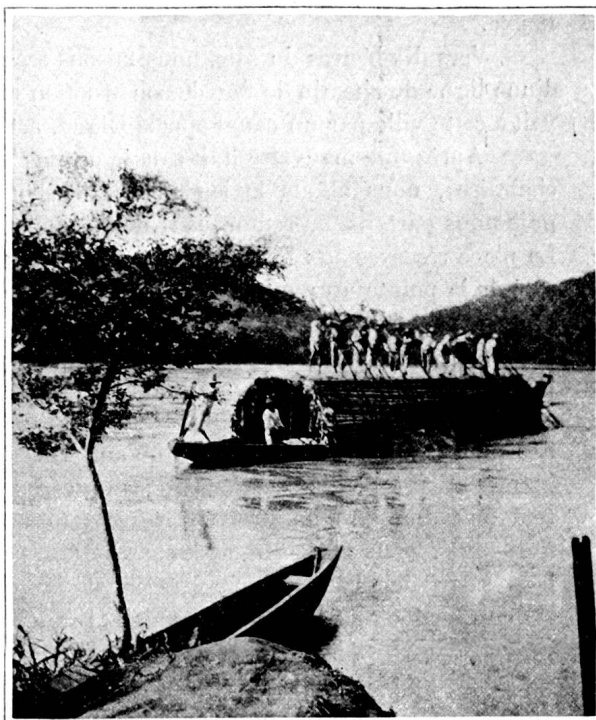
Les eaux du Magdalena, ce fleuve immense, le quatrième de l'Amérique du Sud, comme importance, ne sont pas claires et limpides; elles sont boueuses et jaunâtres et charrient une quantité énorme de bois et de végétaux. Ce sont parfois de véritables îlots flottants arrachés au rivage, ou des groupes de *Pistia stratiotes* et d'*Eichhornia crassipes* avec leurs grappes de fleurs d'un bleu violacé, qui descendent lentement vers la mer. Dans son cours inférieur, le fleuve, parfois large de 2 km. et profond de 8 à 16 mètres, roule un volume d'eau de 7500 m³ par seconde, en

moyenne; il est sujet à des variations de niveau très considérables, suivant les conditions atmosphériques. Par un heureux hasard, nous sommes à une époque où le fleuve est relativement haut, et nous n'avons pas à redouter des échouements assez fréquents quand les eaux sont basses, et dont quelques compatriotes qui restèrent deux et trois semaines rivés à des bancs de sable, en attendant une crue, nous parlèrent en termes fort peu enthousiastes. Grâce aux hautes eaux également, nous n'aurons pas trop à souffrir des « zancudos » ou moustiques qui rendent le voyage si redoutable pour ceux qui pénètrent par cette voie dans l'intérieur du pays.

La première journée sur le fleuve est de beaucoup la moins intéressante; le pays est absolument plat; on ne distingue aucune montagne à l'horizon. Le paysage est monotone: à perte de vue, ce sont des prairies avec de nombreux troupeaux, des cultures de maïs, de canne à sucre, de banane, et ici et là, de petits bosquets de cocotiers dressant dans les airs leurs gracieux mouchets de palmes. De gigantesques *Cereus*, sur la rive droite, rompent un moment cette monotonie. Sur les rives, c'est une faune nombreuse; des Jacana, des hérons gris à tête noire, la fameuse « Garza real », l'aigrette blanche tant pourchassée, et des passereaux en foule, avec leur plumage éclatant. Les habitations sont peu nombreuses, misérables et primitives; elles sont occupées par des nègres, des Indiens ou



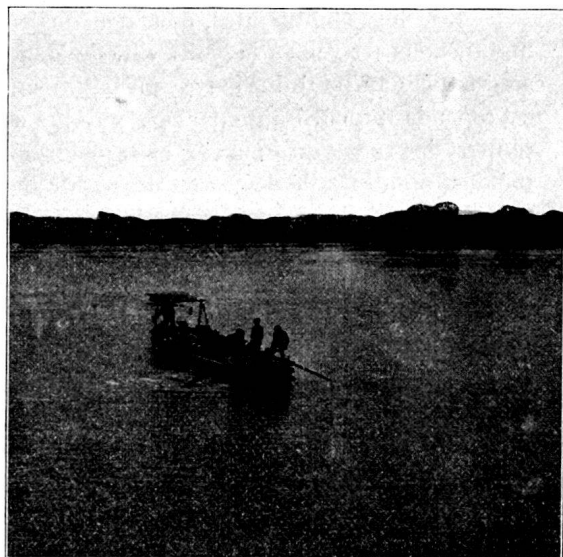
Un radeau sur le Magdalena. (F. M.)¹



Pirogue et Champan remontant le fleuve.



Pirogues amarrées au bord du fleuve à Magangue. (F. M.)



Grande pirogue traversant le Magdalena près de Magangue. (F. M.)

¹ Les photographies suivies des lettres F. M. ont été faites par les auteurs.

des Zambos (croisement de l'Indien et du nègre), dont les enfants nus jouent au bord du fleuve.

Vers dix heures du soir, nous faisons escale à Calamar, petite ville formant le point terminus d'une ligne de chemin de fer, de construction récente, qui conduit à Carthagena. Autrefois, on arrivait à cette ville par un canal appelé Digue, actuellement inutilisé à cause de l'ensablement.

Après une mauvaise nuit causée par la chaleur (30°5), et par le bruit du chargement des marchandises, nous allons le lendemain, de bonne heure, renouveler la provision de combustible, puis nous partons, en remorquant deux chalands chargés de matériaux pour un pont métallique. La place réservée aux marchandises étant presque toujours insuffisante, on ajoute souvent de chaque côté de la pointe un ponton métallique sur lequel on entasse les marchandises et parfois aussi les bestiaux, ce qui donne aux bateaux, déjà étranges, un aspect plus étrange encore.

Le paysage est infiniment plus varié que la veille ; les prairies monotones ont fait place à des forêts dans lesquelles on remarque de grands arbres au feuillage clair, en forme de parasol, et qui sont vraisemblablement des *Copaifera officinalis* ; les indigènes les nomment « Campanos ». Les palmiers ne se voient guère qu'aux abords des habitations, ce qui indiquerait qu'ils ont été plantés. Peu à peu le cocotier (*Cocos nucifera*) disparaît, et nous ne voyons plus que les palma real ou palma de vino (*Cocos butyracea*) que nous trouverons tout le long du fleuve. Pour la première fois, nous rencontrons des crocodiles, ces hideux animaux vautrés sur le sable ou sur les berges du fleuve, la gueule largement ouverte. A notre approche, ils sortent de leur torpeur et disparaissent dans les eaux boueuses. Il s'agit du *Crocodilus acutus* que les indigènes appellent Caïman.

A quatre heures de l'après-midi, le ciel s'obscurcit et un formidable orage éclate, accompagné de roulements de tonnerre, d'une pluie torrentielle, d'un vent violent et d'une chute de la température des plus agréables. Au bout d'une demi-heure, l'orage cesse, le ciel se découvre et le soleil brille de nouveau pour se cacher peu après. Nous assistons alors à l'un de ces merveilleux couchers de soleil, comme on n'en voit que sous les tropiques, et qui vous laissent un souvenir ineffaçable.

Les eaux étant hautes, nous pouvons continuer notre voyage pendant la nuit, et le lendemain matin, nous arrivons à la petite ville de Magangue dont l'aspect est très pittoresque. Toutes les maisons situées au bord du fleuve sont bâties sur pilotis, afin d'éviter les inondations ; cette précaution est cependant insuffisante parfois, puisque nous voyons plusieurs de ces cases à demi-détruites. La plupart des rues sont inondées et transformées en canaux et on y circule en pirogue ; à l'usage des piétons, on a installé des sortes de passerelles, au-dessus du niveau des eaux. Ces passerelles sont très fragiles ; elles sont formées de tiges de bambous juxtaposées et l'on s'y tient tant bien que mal en équilibre. Comme c'est jour de marché, il y a foule sur le bord du fleuve à notre arrivée, et nous avons l'occasion de voir des modèles de toutes les embarcations utilisées sur le Magdalena.

Ce sont d'abord les « Bongos » ou « Champan », bateaux étroits et très allongés atteignant jusqu'à dix mètres de long et plus, recouverts sur presque toute leur longueur par une sorte de dôme en tiges de bambous. Sur le toit de cet abri se tiennent les bateliers qui font avancer le bateau au moyen de longues gaffes. Avant la navigation à vapeur, il n'y avait pas d'autre moyen de locomotion pour pénétrer dans l'intérieur, aussi se représente-t-on aisément la longueur des voyages et les désagréments de toutes sortes auxquels on était exposé. Puis ce sont les pirogues, longues et étroites, creusées tout simplement dans un tronc d'arbre. Ces embarcations, qui peuvent contenir une dizaine de personnes assises les unes derrière les autres, sont fort peu stables. Les Indiens les conduisent au moyen de pagaies en forme de raquettes et ils arrivent à une très grande habileté, même lorsque le courant est très rapide. Le moyen de navigation le plus primitif est le radeau, dont on se sert pour transporter les fruits ou autres marchandises, et sur lequel s'installent des familles entières.

Depuis quelques années, l'importance de Magangué a beaucoup augmenté. La ville est située, non sur le fleuve, mais sur un bras secondaire, le Brazo de Loba. Comme le fleuve s'est peu à peu ensablé, les vapeurs sont obligés de le laisser pour remonter ce bras et le nouvel itinéraire, qui les oblige à passer à Magangué, a fait la fortune de cette ville, tandis que Monpos, située sur le fleuve, ne cesse de décliner.

A partir de Barbosa nous pressentons le confluent du Cauca ; l'eau est très boueuse sur toute la rive gauche et charrie beaucoup plus de troncs d'arbres et de plantes. En effet, peu après, le fleuve s'élargit considérablement et bientôt nous ne voyons plus, à perte de vue, sur la rive gauche, qu'une immense étendue d'eau, parsemée d'îlots. C'est le Cauca, le plus grand des affluents du Magdalena, presque aussi important que lui, qui se précipite impétueusement dans ses eaux relativement calmes.

Au-dessus du confluent des deux grands fleuves, nous nous arrêtons pour faire une nouvelle provision de bois. Cette opération, qui se fait régulièrement deux ou trois fois par jour, nous procure presque toujours l'occasion de descendre à terre et de pousser une pointe dans les hameaux ou dans la forêt vierge. Là, nous sommes toujours arrêtés après quelques pas par la barrière infranchissable que forment les plantes les plus diverses, garnies d'aiguillons acérés et enchevêtrées les unes dans les autres. A chacun de nos arrêts, nous admirons les abordages qui ont souvent lieu de nuit, sans aucune aide, sans lumière et sans débarcadère. Les pilotes sont d'une habileté consommée pour diriger ces lourds bateaux massifs à fond plat sur le fleuve encombré d'obstacles de toutes sortes.

A Pinillos, où nous nous arrêtons, il fait déjà nuit et c'est à la lueur de torches que les matelots transportent à bord les bûches mesurées et empilées soigneusement sur la berge. Ce travail est rendu plus pénible que d'habitude, parce que les tas de bois sont dans l'eau et que les porteurs enfoncent jusqu'à mi-jambe dans une vase gluante avant de pouvoir prendre pied sur une petite passerelle formée d'une simple planche jetée sur le pont du bateau. Après le bois, on hisse encore à bord, par les cornes, quatre génisses, comme provisions de voyage, puis nous repartons dans la nuit.

Tout le long du fleuve, soit près des hameaux, soit devant les huttes isolées dans la forêt vierge, on voit de ces piles de bois préparées pour les bateaux. Lorsqu'un grand espace a été déboisé, les indigènes transportent leurs huttes un peu plus loin. Le moment où l'on charge le bois est une bonne aubaine pour le zoologiste, car entre les bûches se trouvent une quantité d'animaux : des énormes crapauds (*Bufo marinus*), des iguanes, des serpents, des scorpions, des scolopendres, etc. Nous nous empressons de les saisir et de les plonger dans des flacons d'alcool, au grand ébahissement de l'équipage et des Indiens qui ont une répulsion profonde pour tous ces animaux.

Le lendemain, nous quittons le Brazo de Loba pour suivre le cours du fleuve et nous arrivons



Dépôt de bois préparé pour les bateaux. (F. M.)

à El Banco, sur la rive droite, petite ville groupée autour d'une très jolie église, et située sur la berge assez élevée à cet endroit. C'était jour de marché, aussi la place était-elle recouverte d'objets hétéroclites, parmi lesquels, à côté d'ustensiles de ménage en terre cuite, sont étalées des nattes tissées qu'on emploie comme matelas.

Depuis le matin, on distingue, à gauche, des chaînes de montagnes peu élevées, aux sommets arrondis et entièrement recouvertes de forêts : ce sont les Andes orientales. A la hauteur de Gloria, on a, à droite, les premiers chaînons des Andes centrales, que nous gravirons beaucoup plus au sud dans quelques jours.

Nous naviguions tranquillement dans l'obscurité, lorsque, vers huit heures du soir, des cra-



La forêt tropicale près de Bodega Central. (F. M.)

quement se font entendre, comme si le bateau allait se désarticuler. Nous venions de rencontrer un banc de sable ou un tronc d'arbre immergé ; après un moment d'anxiété, le bateau réussit à se dégager et nous continuons notre route sans incident. A partir de ce jour-là, la navigation ne se fait plus pendant la nuit, à cause des nombreux obstacles dangereux que l'on risque de rencontrer.

C'est à partir d'El Banco surtout que nous pouvons nous rendre compte de ce qu'est réellement la nature tropicale, dont il est impossible de se faire une représentation exacte aussi longtemps qu'on ne l'a pas vue. Aucune plume ne saurait rendre le charme, la variété et l'imposante majesté de la forêt tropicale dans son exubérance et son luxe de végétation. Combien nos forêts semblent petites et monotones à côté de ces forêts vierges immenses qui couvrent toute la plaine du Magdalena et qui viennent mourir au bord du fleuve ! Quel spectacle imposant que ces arbres gigantesques dont les branches s'inclinent jusqu'au niveau des eaux dans lesquelles elles baignent souvent en donnant au paysage un charme tout particulier ! Ce qui nous frappe

surtout, c'est la grande variété des espèces qui forment la forêt vierge ; il n'y a pas comme chez nous une ou quelques essences seulement sur un espace restreint, mais des centaines et des milliers. Aussi ces arbres immenses, au feuillage aussi varié de couleur que de forme, constituent-ils des tableaux admirables et laissent-ils un souvenir ineffaçable à ceux qui les ont contemplés. La beauté de la forêt est encore augmentée par les sous-bois épais, par les lianes et les plantes grimpantes, s'enlaçant les unes aux autres, passant d'un arbre à l'autre, pour venir étaler leurs feuilles et leurs grappes de fleurs de toutes couleurs jusqu'au sommet des plus grands arbres. Sur les troncs, sur les branches, c'est la flore épiphyte si riche et si curieuse, où nous voyons des Fougères, des Aracées, des Broméliacées, des Cactées et surtout ces merveilleuses Orchidées, l'une des richesses et l'une des gloires de l'Amérique tropicale et de la Colombie en particulier.

Au milieu de cette végétation luxuriante comme feuillage, mais plutôt pauvre en fleurs, nous relevons la présence de magnifiques palmiers aux feuilles pennées ou en forme d'éventail ; certaines espèces, les *Astrocaryum*, sont armées d'aiguillons longs et acérés, d'autres, du genre *Phy-*

telephas donnent l'ivoire végétal. Ailleurs, nous voyons des *Cecropia* immenses, des « Ceibas » (*Bombax Ceiba*) ou des « Campanos » (*Copaifera officinalis*), puis des *Ficus*, dont plusieurs espèces donnent du caoutchouc, qu'on n'exploite malheureusement pas dans ces régions si peu habitées. Le long du fleuve, nous remarquons de nombreuses *Heliconia*, formant une sorte de bordure de 1-2 m. de haut ; par places, on voit des *Salix Humboldtiana*, au feuillage clair (ils se rencontrent jusqu'à une altitude de plus de 2000 m.), ou des Guadas (*Bambusa guadua*), ces bambous fins et élégants dont le sommet se recourbe gracieusement et ressemble à une gigantesque plume d'autruche. Les cañas bravas (*Gynerium saccharoides*), dont le nom vient de leur grande ressemblance avec la canne à sucre, se trouvent souvent en grande quantité le long du fleuve et dressent à plus de 4 m. du sol leurs mouchets de feuilles caractéristiques. Parfois les troncs des arbres sont entièrement recouverts par des Aracées, surtout par des espèces du genre *Philodendron*, aux feuilles immenses, élégamment découpées, grimpant toujours plus haut. Ailleurs, ce sont d'élégantes fougères, le *Polypodium decumanum*, et d'autres, qui voisinent avec des Broméliacées ou de superbes Orchidées, qui ne rappellent que de très loin celles que l'on voit maintenant dans nos serres et qui feraient triste figure à côté de leurs sœurs vivant à l'état sauvage. Il faudrait encore citer les Légumineuses, les Euphorbiacées et les Tiliacées, de même que les Bixacées, les Rubiacées, les Mélastomacées, et tant d'autres familles si richement représentées, mais il nous serait impossible d'être complets et cette sèche énumération nous conduirait trop loin.

On s'imagine souvent que l'exubérante forêt vierge que nous venons de décrire sommairement fourmille d'animaux : il n'en est rien. La forêt vierge est silencieuse et pauvre en animaux, mais par contre la lisière, surtout lorsqu'elle est située au bord d'un fleuve comme le Magdalena, possède une faune extrêmement riche. Depuis le bateau, nous ne pouvons naturellement observer que les oiseaux et les reptiles ; les mammifères, très sauvages, s'enfuient à notre approche et nous n'avons vu qu'une seule fois un Pécarí et deux *Hydrochærus capybara* (Cabiai), le plus grand rongeur actuellement vivant. A Chucuri, nous arrivons au moment où l'on venait de tuer un singe fort intéressant (*Ateles hermaphroditus*), appartenant au groupe des singes à queue prenante si caractéristiques de l'Amérique du Sud et fort nombreux au bord du Magdalena. Le Jaguar, le Puma, l'Ocelot, le Jaguarundi et autres carnivores sont invisibles et ne viennent que de nuit s'abreuver au bord du fleuve.

Si les mammifères sont rares, les oiseaux sont d'autant plus nombreux et variés. Schmarda dit avec raison : « Dans l'avifaune de l'Amérique du Sud règne une variété de forme, de couleur, de chant et une richesse en individus telle qu'on n'en voit dans nul autre pays du monde, pas même dans les forêts des Indes et des Iles de la Sonde. » Les oiseaux qui nous frappent le plus sont tout d'abord les superbes perroquets, les grands Aras au ventre rouge foncé (*Ara chloroptera*) ou à face ventrale bleue (*Ara macao*), qui traversent souvent le fleuve par paires, en jacassant. Dans les arbres, des perroquets verts et des petites perruches attirent l'attention par leurs cris assourdissants. Nous voyons des Passereaux multicolores, des Toucans au bec énorme, des Tyrannides, des Tanagrides, des Ictérides et des Turpiales. Ces derniers, à l'imitation des oiseaux tisserands d'Afrique, construisent des nids en forme de massue, d'une longueur de 1 m. ou plus, que nous voyons souvent se balancer légèrement à l'extrémité des branches. Au bord de l'eau, sur un arbuste, quelques *Phalacrocorax vigua* guettent des poissons ; plus loin, une dizaine de *Sarcoramphus papa*, grands et superbes oiseaux rapaces, s'acharnent autour d'un crocodile mort. Sur les bancs de sable, ce sont des *Tantalus loculator*, des hérons gris et blancs (*Ardea cocoi* et *Herodias egretta*), des Spatules (*Platalea ajaja*), des Ibis et des Pluviers. Tout ce monde ailé ne semble pas intimidé par les groupes de crocodiles, qui, par 2 ou 3, souvent par 10 ou par 25, sont vautrés sur le sable, leur gueule hideuse largement ouverte montrant leurs longues dents acérées. Ces monstres de 3 à 4 m. de long ne bronchent pas quand le bateau passe ; ils continuent leur sieste sous le

soleil ardent ; seul un coup de feu, ou un coup de sifflet strident les met en mouvement ; maladroitement, ils se jettent à l'eau et disparaissent dans les flots jaunâtres.

Les Iguanes verts (*Iguana tuberculata*) et les grandes tortues aquatiques (*Podocnemis*) sont beaucoup plus craintifs. Un peu avant Puerto Berrio, nous voyons un grand serpent traverser le fleuve à la nage. Nous passons sous silence les nombreuses formes d'amphibiens, crapauds ou grenouilles, dont nous entendons les cris peu harmonieux dans le concert nocturne, tandis que notre bateau, attaché à l'un des géants de la forêt, attend le lever du jour pour reprendre sa route. Nous ne parlerons pas non plus des poissons si nombreux, aux formes bizarres, recouverts d'une carapace et appartenant surtout à la famille des Silurides, si richement représentée dans l'Amérique du Sud.

Les eaux étaient si hautes qu'il ne nous a malheureusement pas été possible de faire des pêches quelque peu fructueuses.

Le 28 juillet, de très bonne heure, nous arrivons à Bodega Central, village situé à l'embouchure du Rio Lebrija, où nous quittons les deux négociants danois, MM. Klausen et Køfert, avec lesquels nous avons fait route, et qui se dirigent vers Bucaramanga.

Bucaramanga, chef-lieu du département de ce nom, est une ville de 20 000 habitants, située à 925 m. d'altitude dans les Andes orientales ; elle est assez importante, mais isolée jusqu'à maintenant du monde extérieur, et d'un accès difficile. Pour y arriver, ces Messieurs devaient pendant 10 heures prendre un petit vapeur inconfortable ; ils avaient ensuite en perspective 2 à 3 jours de pirogue et 2 jours à dos de mule.

A la nuit, nous sommes à Cañabetal où nous faisons du bois, et le lendemain, nous arrivons à Puerto Wilches, endroit qui comprend actuellement une seule maison. Plus tard, il pourra y avoir là un centre important au point de vue économique et commercial. Ce sera en effet le point d'arrivée du chemin de fer de Bogota à Bucaramanga et au bord du Magdalena. De ce dernier tronçon de 115 km., une vingtaine seulement sont construits. Il est étonnant qu'on se décide si tard à construire cette voie ferrée et que les travaux avancent si lentement, car toute la région de Bucaramanga est



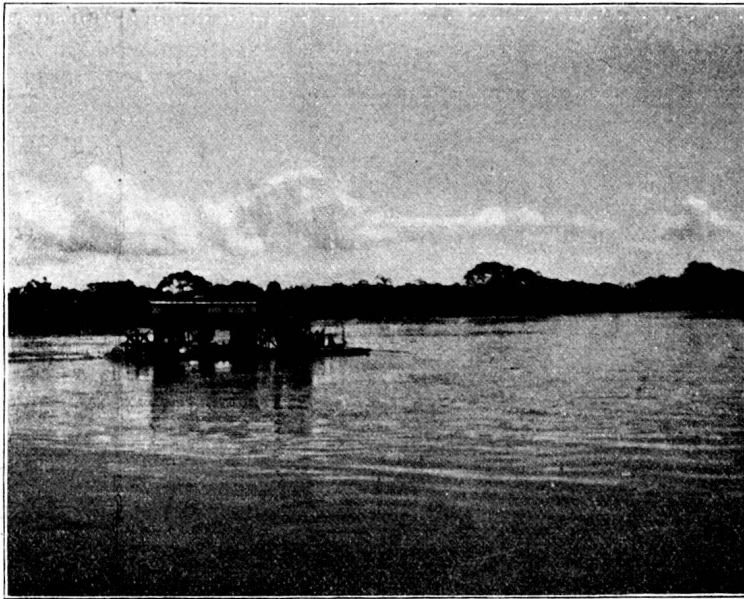
Au bord du Magdalena. (F.M.) particulièrement intéressée à cette construction, à cause de ses plantations de café et de ses riches mines d'or, d'argent et de cuivre encore inexploitées, vu le manque de voies de communication.

Le soir, nous nous arrêtons à Chucuri, petit hameau habité par des pêcheurs et des chasseurs. Il se compose, comme tous ceux que nous avons rencontrés, de huttes en terre ou en bambous recouvertes de chaume. Autour du village s'étendent quelques cultures de cacao, de maïs, de canne à sucre et de banane ; près des maisons s'élèvent des bouquets de palmiers élégants, ainsi que des *Mangifera indica*. Un arbre éminemment utile et qui se trouve près de toute agglomération, est le *Lagenaria vulgaris*, dont les fruits, atteignant souvent de grandes dimensions sont appelés calabas et servent à la fabrication de tous les ustensiles de ménage (bols, tasses, assiettes, cuillers, etc.). Comme à Baranquilla, la population, surtout la population infantile, est décimée par la malaria, contre laquelle on essaye de lutter avec la quinine qui est importée, bien que les quinquinas soient originaires de l'Amérique équatoriale.

Pendant l'occupation espagnole, l'exploitation de ces arbres si précieux a été faite d'une manière si peu rationnelle, qu'ils ont été détruits et qu'on ne les trouve plus guère maintenant que dans des

forêts inaccessibles. Grâce aux Anglais qui ont introduit les quinquinas dans leurs colonies, ce médicament, indispensable dans toutes les régions tropicales, provient actuellement de l'Ancien Monde.

Le matin de bonne heure, nous reprenons notre route au milieu des bancs de sable, et un peu avant Puerto Berrio, nous avons beaucoup de peine à trouver un passage qui nous permette d'atteindre le point terminus de notre voyage sur le Magdalena. C'est avec regret que nous nous préparons à abandonner le « Lopez Penha » et son aimable capitaine, M. Almariz, pour commencer notre randonnée à travers les Cordillères de la Colombie. Il y a cependant une chose que nous ne regrettons pas : c'est la nourriture monotone et mal préparée, servie par une bande de garçons sales et pieds nus, ayant la déplorable habitude de mettre leurs doigts et leurs manches crasseuses dans les plats qu'ils nous offrent. Avant de quitter le bateau, nous faisons nos adieux à chacun, sans oublier le médecin du bord, ancien séminariste et médecin malgré lui. En effet, on exige des compagnies qu'elles aient un médecin sur chaque bateau, en cas de besoin, et comme elles ne peuvent se payer le luxe d'un médecin ayant fait des études, elles engagent n'importe qui, pour remplir cette fonction.



Le bateau du Rio Lebrija.

(E.M.)